

*Le théâtre et la pandémie, nouvelles contraintes,  
nouvelles habitudes, nouvelles pièces*

**Magazine Review : Last issue of *Plays International & Europe*,  
Autumn 2020, vol. 33, no. 7-9. *Theatre and the Pandemic*,  
*New Constraints, New Habits, New Texts***



La crise du COVID-19 a pris l'ensemble du monde théâtral au dépourvu et le met toujours à l'épreuve. Salles fermées au public, répétitions ajournées ou transférées en ligne, productions arrêtées. Comment faire du théâtre sur internet ? Comment vivre, en tant qu'acteur, loin de la scène et du contact avec le public ? Comment mettre en pratique la distanciation sociale quand les personnages s'embrassent ou luttent corps à corps ?

« Ce n'est plus du théâtre », ai-je entendu, le plus souvent, parler avec tristesse les acteurs confinés chez eux et obligés à réinventer des activités en ligne pour garder le contact avec le public, pour ne pas se laisser oublier, pour ne pas laisser les spectateurs oublier que tout espoir n'est pas perdu. Oui, pourvu que cela ne dure pas une éternité... Dans les milieux culturels européens, on parlait au début de l'été d'une « nouvelle normalité », comme si, dans le système nerveux central de l'être humain en tant que *zoon politikon* il y avait un bouton sur lequel il suffirait d'appuyer pour reseter le tout et redéfinir ce qu'on appelle la vie sociale, la vie en communauté, la vie tout court. Non, le théâtre se refuse à cette nouvelle situation de vie, qu'il ne peut considérer « normale » et qui, pour le bien de l'humanité existant encore dans l'être humain, se doit de rester exceptionnelle, passagère, transitoire. Georges Banu, nous parlait dans un texte à caractère mi-épistolaire, mi-confessionnel, paru pendant la période de confinement, de la grande, insupportable tristesse ressentie devant les rues vides du centre de la ville de Paris, des théâtres vides, des cœurs vides. Et il avait raison, bien qu'à ce moment-là je visse aussi le moment de crise comme un bon prétexte de repos forcé, d'arrêt bienfaisant pour un monde trop civilisé qui ne savait plus faire autre chose que courir dans toutes directions, dans la frénésie de l'accumulation, dans le détournement et le refus constant de l'évidence d'une existence qui aboutit à la mort et qui doit, volens-nolens, se confronter à cette mort.

Mais, bien qu'une telle situation de crise ait, au-delà de la douleur de pertes humaines inévitables, bien d'autres inconvénients, que la société européenne ressentira encore à long terme, une chose est certaine : elle aura troublé les eaux, pour nous donner la chance d'en apprécier la clarté perdue et à venir. Elle aura permis à bien des gens, au-delà des souffrances, à se réinventer, à changer de vie, à se décider, à prendre plus de temps pour la famille proche, à se regarder soi-même, à rester avec soi-même sans se

mentir, quitte à tomber dans la dépression. Se réinventer, trouver des solutions de rechange, des soupapes, des sorties de secours, voici ce que les gens de théâtre font sans relâche afin de contribuer le mieux possible à la maintenance d'un équilibre psychique fragilisé de la société, à travers l'accès à la culture vécue en ce moment non plus comme acte collectif, communautaire, mais individuel ou en groupes éparpillés, à un mètre cinquante de distance...

C'est ce que propose aussi le dernier numéro de la revue théâtrale *Plays International & Europe*, qui ne fait pas semblant de continuer la vie « normale », ni de baisser les bras devant la crise inévitable de l'expression scénique contemporaine. Je reconnais avoir cédé d'emblée à l'invitation chaleureuse du rédacteur en chef de la revue, Diana Rufolo, qui, en réactualisant l'idée de spectacle dans un fauteuil d'Alfred de Musset, propose à ses lecteurs de découvrir dans les pages de la revue, en complément des articles habituels, évidemment moins nombreux cette fois-ci, consacrés aux spectacles de théâtre à travers le monde, et des interviews, une série de courtes pièces de théâtre : « six original Corona-themed plays ». C'est sur ces six textes que nous nous arrêterons quelques instants, car ils nous semblent bien montrer les tendances et les différentes manières de réagir à l'événementiel à travers l'écriture dramatique contemporaine.

Il s'agit de pièces groupées par trois, en fonction de leur provenance, Europe et Etats-Unis, choix éditorial justifié par une meilleure circonscription de l'approche de ce thème et une certaine spécificité de style qui ressort de ce regroupement. En effet, il est impossible de ne pas remarquer quelques caractéristiques d'ordre général qui ont toujours semblé différencier (sans pourtant constituer la règle) les productions artistiques européennes des productions américaines : plus de sérieux, plus d'humour noir que de comique à proprement-parler, moins d'optimisme et moins de néo-naturalisme.

*Explosion of the Lonely Hearts* by Nick Ahad, et *We are Plagued with Thoughts of Death*, by Dana Rufolo sont deux pièces qui parlent de la mort, qui se concentrent sur la question de la mort, mais d'une manière tout à fait distincte. Alors que l'écrivain britannique situe l'intrigue au sein même de la période des restrictions dues à la propagation du virus Covid-19, mais transférée le jour du Nouvel An, Dana Rufolo avance l'action dans le temps de 50 ans, pendant une période où la pandémie d'aujourd'hui n'est plus que vague souvenir.

Les deux pourtant font entrer dans l'équation de la vie et de la mort un second type de maladie, fictive, qui fait pendant au Covid, de près ou de loin, comme une ombre, un double encore plus meurtrier : le LHE (l'explosion des cœurs solitaires) et la Nouvelle Peste. Maladies qui surprennent les personnages sans leur laisser le temps de penser ou d'agir. La mort les emporte, tranquillement, sans souffrance pour le LHE ou, au contraire, dans les plus atroces douleurs dans le cas des nouveaux pestiférés. Dans les deux cas, ce n'est pas le Covid qui tue (ce qui trahit une certaine méfiance des auteurs vis-à-vis de l'impact réel de cette maladie) mais le manque d'attention, d'amour, de véritable empathie pour les autres. Nick Ahad trouve une manière très simple et ingénieuse de toucher le spectateur en construisant sa courte pièce par cadres quasi-cinématographiques qui s'imbriquent : les scènes à l'hôpital (ou les malades meurent tous tour à tour sans crier gare) alternent avec les scènes de conversations d'un jeune homme, Neil, au téléphone qui veut réserver une salle pour fêter Noël avec ses camarades de travail, bien que Noël soit déjà passé et que l'ouverture du restaurant soit très peu probable. Amy, qui s'avère être la collègue de travail dont Neil est amoureux, qu'il ne voit plus chaque jour, puisqu'il travaille de chez lui, et pour qui il voudrait organiser la fête, apprend, à l'hôpital, la mort de son père, juste au moment où Neil l'appelle pour faire son invitation. Mais le contexte est tel que la jeune fille ne puisse lui accorder de l'attention et, pendant que l'infirmière lui explique les conditions étranges de cette mort paternelle de cœur brisé par la solitude, Neil se meurt à l'autre bout du fil, en parlant au répondeur, étouffe et tombe, dans la même solitude et indifférence qui avaient mis fin aux jours des patients.

Eros et Thanatos se rejoignent de plus belle dans le texte dramatique de Dana Rufolo où le côté livresque et théâtral fait plus sentir sa présence, à travers des personnages qui semblent descendus du monde, macabre et poétique à la fois, de Jean Genet. Ici aussi, deux plans distincts fonctionnent en alternance et simultanément, mais il s'agit de la réalité et de la fiction des personnages, actrices qui interprètent des rôles dans un petit théâtre alors que la nouvelle peste fait des ravages à l'extérieur. Mais la lâcheté du metteur en scène devant la mort, jointe à l'absence de discernement de son amante, les entraîne dans la mort la plus terrible qui dédouble l'action de la pièce

répétée par les protagonistes. Le théâtre dans le théâtre est ici surenchéri par une projection cinématographique qui passe en boucle une scène de mis à mort collective du temps légendaire des pharaons et la vie des deux actrices non touchées par l'épidémie ne peut être gardée qu'au prix d'une cruauté assumée, mais humanisée par la peur et le refuge dans la fiction scénique.

Si ces deux pièces regardent la mort en face et essaient de lui donner un corps, le troisième texte « européen » écrit par Maggie Rose, *Milan in Lockdown*, enregistre la peur du virus telle qu'elle a été induite par les contraintes de comportement social imposées et par l'attitude du groupe social qui entoure le personnage. Un très court one-man show qui illustre bien ce qu'on appelle le *théâtre du quotidien*. Sans aucune introspection, sans émettre le moindre jugement, le personnage constate et enregistre : c'est une tranche de réalité au Covid-19.

Comme on l'a déjà précisé, les apports du continent américain parient plus sur le comique et sur une certaine légèreté de pensée devant la situation inconfortable générée par la pandémie dans la société urbaine. *The Door was Open*, by Jenny Lyn Bader, *Corona Soup*, by Glenda Franck et *Covid hits the Hamptons*, by Deborah Savadge, réussissent, à des degrés différents de déridier le front des lecteurs. Il s'agit d'un humour très *soft*, pour la première pièce, qui rend possible la confiance en des relations humaines normales même en l'absence physique de l'autre, du partenaire attendu, qui se manifeste pourtant à travers la voix, une voix qui agit, qui calme, qui comble.

Dans la seconde pièce, on a un humour du genre soap-opera, qui pourrait très bien servir de point de départ pour un scénario de série télévisée sur la vie privée au temps du Covid. Des voisins qui écoutent aux murs et aux portes, qui épient parce qu'ils se sentent seuls et cherchent à se faire des amis. Des gens qui habitent les uns à côté des autres et qui ont eu besoin de la pandémie pour oser faire enfin connaissance. C'est une des seules pièces qui touche aux côtés positifs de ce chaos pandémique.

Et, enfin, dans le dernier texte, on trouve un humour très acide dans un dialogue très bien construit, dont les répliques partent à droite et à gauche comme des balles de tennis, tout en traçant le portrait de deux personnages typiques de la société américaine : un couple de nouveaux riches, prétentieux et affectés, qui finissent par tout perdre à cause de la crise économique du Covid-19 et par redevenir pauvres. Ce n'est pourtant pas un drame, la vie peut repartir à zéro, dans la société de toutes les possibilités.

En conclusion, je félicite l'initiative de ces six publications dans le dernier numéro de *Plays International & Europe*. La société au sein de laquelle nous vivons change, car le contexte actuel le demande ; le théâtre reflète, comme il l'a toujours fait au cours de l'histoire, ces changements, les nouvelles habitudes, les nouvelles contraintes, les nouveaux besoins des êtres humains contemporains. Et la scène du monde change ainsi à nouveau de costumes... tout en gardant son essence inaltérée.

**ȘTEFANA POP-CURȘEU**

Babeș-Bolyai University,  
pop\_curseu@yahoo.com